

NICOLAS
LEGENDRE

**Les Routes
de la vodka**

À LA RENCONTRE
DE L'EX-URSS



RÉCIT INÉDIT

ARTHAUD POCHE

Les Routes de la vodka

Nicolas Legendre

Les Routes de la vodka

Récit

ARTHAUD POCHE

© Flammarion, Paris, 2019
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-6025-6

Avertissement

Afin de ne pas attenter à la vie privée de certaines personnes rencontrées durant mon périple, afin d'éviter à d'autres d'être persécutées à cause d'opinions qu'elles ont bien voulu me confier, des prénoms ont été changés.

Pour le reste, tout a été vécu, tout est vrai.

Le lecteur, je l'espère, pardonnera les quelques déformations de perspective causées par certaines vapeurs.

Pour G. et A.

« La vie est-elle autre chose qu'une brève ébriété de l'âme ? Et une éclipse de l'âme, aussi ? Nous sommes tous ivres, mais chacun à sa façon, les uns ont beaucoup bu, les autres moins. Et l'effet produit n'est pas non plus le même : certains rient en fixant le monde droit dans les yeux, d'autres pleurent et s'épanchent sur le sein de ce monde ; certains ont déjà dégueulé et se sentent bien, pour d'autres la nausée ne fait que commencer. »

Venedikt Erofeïev,
traduction d'Annie Sabatier
et Antoine Pingaud,
Albin Michel, 1976.

I

Le raisin

Je n'ai pas peur, mais...

Toujours, cette petite musique : et si ? Et s'il venait au douanier l'envie de faire du zèle ? Je ne transporte pas de cocaïne, ni de saucisson corse, pourtant j'angoisse. Les passages de douane sont toujours prétextes à de ridicules tressaillements. L'agent dans sa cahute pourrait exiger la remise d'un formulaire obscur ou m'imputer un comportement de social-traître, et tout pourrait finir au poste.

Le douanier est une douanière. Elle a de jolis traits. Elle ne sourit pas, car aucun policier d'aéroport ne sourit jamais. Elle scrute mon visage, examine mon passeport, louche sur son écran d'ordinateur. Paf ! Tampon. Elle pose mon passeport sur le guichet puis s'arrête un instant et farfouille à l'intérieur de la guérite. Je crains un retournement de situation. Appuie-t-elle sur un bouton rouge ? Vais-je voir débarquer la milice ?

La douanière se lève et, sans desserrer la mâchoire, pose une bouteille de vin sur le comptoir.

Il est 4 heures du matin, je n'ai pas fermé l'œil depuis près de vingt-quatre heures. Je crois à une erreur de la banque en ma faveur.

— C'est pour moi ?

Elle acquiesce. Je saisis la bouteille ornée d'une étiquette sur laquelle un laïus rédigé en anglais vante les mérites de la Géorgie, terre d'opportunités pour les entrepreneurs : régime fiscal avantageux, situation stratégique, *et cætera*. Force du marketing ! Dans la plupart des aéroports, on accueille les étrangers avec – au mieux – des regards torves. Ici, on leur offre du pinard.

Je considère cette offrande comme un augure. Le destin m'invite à lire entre les lignes. Il me signifie que l'aventure commence et que ce voyage a peut-être du sens.

Hier, à la même heure, j'aurais eu du mal à le croire, le destin. Je m'apprêtais à quitter la France et mon cœur était gros. Mon fils était né trois semaines plus tôt. J'étais ce qu'on appelle un « jeune papa » et je partais pour quatre mois à l'autre bout du monde sous prétexte d'écrire un livre sur la vodka. Dans le train qui m'emmenait à Paris, j'avais noirci pour la première fois mon carnet et ne trouvais rien d'autre à exprimer que des remords et des doutes. Je m'étais convaincu durant l'année qui avait précédé qu'il fallait que je parte, mais à cet instant l'échafaudage vacillait. Il n'y avait plus que des larmes et de la honte. Les larmes pour la séparation. La honte pour le motif de la séparation : une expédition éthylique en ex-Union soviétique, censée se transformer, un jour, en livre.

Si j'avais dû quitter ma famille pour protéger le pays ! Si j'avais été parachutiste ou pilote d'hélicoptère, et qu'il me fallût abandonner les miens non pas pour pitancher avec des Russes, mais parce que le ministre, la patrie et le Conseil de sécurité au complet m'ordonnaient de faire mon devoir ! J'éprouverais moins de remords. J'irais au-devant d'un possible trépas mais, au moins, ce serait une obligation, ou quelque chose qui pourrait être présenté comme tel. Au lieu de ça, je vais au-devant de possibles cuites.

Ce projet a suscité la perplexité d'un certain nombre de mes proches. Comment les en blâmer ? Ma compagne, quant à elle, m'a encouragé à partir en sachant que cela ferait d'elle une mère célibataire durant les premiers mois suivant la naissance de notre fils. Elle a accepté cela car 1) elle est formidable 2) elle savait combien ce projet me tenait à cœur.

C'est qu'il mûrissait depuis longtemps, ce projet.

Je crois savoir quand l'idée a commencé à germer, bien avant qu'elle ne devienne une obsession.

C'était en juillet 2011. Je marchais sur un rivage sableux du lac Baïkal, en Sibérie, sur la péninsule de Svyatoï Nos. La ville la plus proche se trouvait à deux heures de route. Il n'y avait autour de moi qu'une poignée de cabanes de pêcheurs et l'immensité russe. L'eau, qui clapotait dans une baie aussi vaste que Paris et sa banlieue, léchait les rives à partir desquelles naissait un enchevêtrement de prairies sauvages et de forêts vierges sur plusieurs centaines de milliers d'hectares. Des incendies

moissonnaient la taïga sur les montagnes qui formaient, à 2 000 mètres d'altitude, un belvédère avec vue imprenable sur le lac le plus profond de la planète.

Je marchais sur une plage, donc, quand Vouva m'a interpellé. Ce Bouriate aux yeux bridés, professeur de biologie à Oulan-Oude, passait ses vacances ici, seul, équipé d'une grande tente sous laquelle était installée sa « table de salon » et d'une autre faisant office de chambre à coucher.

— Un thé ? lança-t-il.

— D'accord, répondis-je, un peu méfiant.

Nous prîmes place sous l'abri en toile synthétique après que mon hôte eut disposé sur la table du saucisson, du fromage, du pain, de la confiture, du lait, de la mayonnaise, des tomates, des flageolets, des bonbons, du thé et de la vodka. Bon sang ! J'étais invité « à la russe ». Ce fut un choc. Une révélation. Pensez : quel autochtone, en Occident, m'aurait régalié de la sorte ? Pourquoi, dans cet Orient si proche et si lointain, noie-t-on les invités dans la vodka et l'abondance ?

Il y avait là un mystère.

Nous trinquâmes au Baïkal, à la fête nationale française et à je-ne-sais-plus-quoi. Nous parlâmes de Depardieu et de Mireille Mathieu, de Poutine et du lac. Mon anglais et le sien s'étiolèrent à mesure que nous ingurgitions de la vodka, si bien qu'au final notre conversation se transforma en dialogue de poivrots. Notre échange n'était pas profond, certes, mais notre rencontre relevait du sacré. C'était au-delà du rationnel. La vodka et le Baïkal avaient rassemblé deux individus provenant de deux extrémités

d'un même continent, autant dire de deux galaxies aux antipodes. Nous rîmes sous l'égide de la fraternité et de la Grande Russie. Nous nous quittâmes sur une accolade. Je marchai durant deux heures puis achevai de dégriser en nageant dans le lac.

Cette première virée en Russie a fait naître en moi une fascination pour l'Est. Dans les années qui ont suivi, j'ai voyagé au Kirghizstan, au Kazakhstan, en Géorgie et en Arménie. Dans ces pays, j'ai trinqué avec des éleveurs, des ouvriers, des chrétiens, des musulmans, des riches, des pauvres... La vodka s'est imposée comme un fil rouge qui, à mesure que je le déroulais, se recomposait de lui-même pour former, en lettres capitales, une interrogation : pourquoi les Russes et leurs cousins ex-soviétiques en boivent-ils tant ? Que dit la vodka à propos de leur histoire, de leur quotidien, de leurs blessures ?

Pour répondre à ces questions, il fallait partir. Aller à la rencontre de ces gens et ingurgiter le nectar fédérateur. Il fallait penser la vodka comme un sérum. Suivre un itinéraire traversant trois grandes aires culturelles de l'ex-URSS (Caucase, Asie centrale, Russie), passer des montagnes à la plaine, des déserts à la steppe et à la taïga. Des territoires si divers que musulmans, orthodoxes et animistes s'y côtoient, que l'on y parle plusieurs dizaines de langues, que les influences ottomane, perse, ouest-européenne et chinoise y infusent, que le nomadisme y perdure. Des territoires que tout oppose, ou presque, mais que des empires ont assemblés. Celui des tsars en particulier, puis celui des communistes. Et où désormais, partout, des bords de la mer Noire aux sommets de l'Altaï, on conduit des Lada (quand

on ne peut pas s'offrir un 4×4), on parle russe (en plus de sa langue natale) et l'on boit de la vodka.

À l'instar des Beatles, la vodka est plus célèbre que le Christ. Et que Staline, Ivan le Terrible et tous les tyrans centrasiatiques réunis. Son histoire est tellement liée à celle de la Russie et de l'ex-URSS, comme le vin à celle de la France, qu'elle permet de tout raconter : les guerres et les passions, les sciences et l'amour, la littérature et la politique. Et bien d'autres choses.

Je n'ai pas pour ambition de tout raconter. Je ne veux pas accoucher d'une thèse, encore moins d'un rapport. Ce que je décrirai ne sera pas représentatif – je ne suis pas statisticien ni anthropologue. Ce sera la vie des gens et ce qu'elle m'inspire, ce qu'elle dit sur la mienne et sur la nôtre.

Cela nécessite de s'en remettre au hasard, meilleur garant du caractère absolument non scientifique de ma démarche. Je ne prévois donc rien, ou presque. Hormis quelques connaissances que je dois retrouver ici ou là, rien n'est calé. Aucun hôtel, excepté celui dans lequel j'ai prévu de passer les trois premières nuits, n'est réservé. Je connais mon point de départ – Tbilissi – et mon point d'arrivée – Moscou –, les pays par lesquels je veux passer ainsi que certaines régions dans lesquelles je souhaite m'arrêter, mais, pour le reste, j'aviserai. Je me laisserai happer par le voyage, ce grand trou noir.

Et me voilà dans l'aéroport de Tbilissi, en cette nuit chaude de juin, avec ma bouteille de vin en bandoulière. Cela pose problème, direz-vous, car je suis venu pour la vodka. En vérité, je savais à quoi m'attendre. La Géorgie, cas à part en ex-URSS, est

un pays de vin. Peut-être même LE pays du vin, si l'on en croit la légende et les archéologues, qui ont découvert dans le Caucase des traces de pratique viticole remontant à huit mille ans avant la naissance du Christ, soit bien avant que la culture de la vigne ne se propage autour de la Méditerranée.

C'est pour cela, entre autres raisons, que j'ai décidé de commencer mon aventure ici. Il se peut que je n'ingurgite pas une goutte de vodka dans ce pays-vignoble. Tant pis. Je veux parcourir l'exception avant d'explorer la règle.

Je m'engouffre dans un taxi. Le chauffeur, mutique, roule à tombeau ouvert sur l'avenue menant au centre-ville de Tbilissi. Malgré l'obscurité, j'aperçois la silhouette des hautes collines qui enlacent la ville et déjà je sens la chaleur moite du Caucase. Cet air transporte l'ADN du pays, constitué d'épices et de raisins, de liqueurs et de pain, de fromages et de fruits secs, d'abricots, de palmiers, de glaciers, de crottin et d'encens. Géorgie : jardin du Caucase, petite France, fol assemblage de terroirs, et Tbilissi comme un concentré de tout cela. Tbilissi avec ses balcons et sa réticence à la linéarité, sa vigne. Tbilissi avec ses étals partout, sa gastronomie, ses clochers. Tbilissi, à mes yeux la plus belle et la plus attachante des cités d'ex-URSS.

Tbilissi me fascine d'autant plus qu'elle se situe au cœur d'un sac de nœuds.

Le Caucase abrite une trentaine d'ethnies parlant une cinquantaine de langues. On y écrit dans cinq alphabets et l'on y pratique autant de religions. La richesse du patrimoine architectural, musical, littéraire et culinaire est prodigieuse. Les très hautes

montagnes succèdent aux déserts en l'espace de 100 kilomètres, sous des climats allant du semi-aride au subtropical humide. Régions sécessionnistes et États fantômes sont le théâtre de guerres larvées. Le Caucase, l'un des carrefours de civilisations les plus encombrés au monde, a aiguisé l'appétit de tous les empereurs à 5 000 kilomètres à la ronde. Perses, Ottomans, Mongols et Russes ont convoité la zone, envoyé leurs armées et régenté tout ou partie du secteur. L'empire des tsars a annexé la Géorgie en 1801, inaugurant une relation tortueuse entre Moscou et l'ex-royaume réputé pour la vaillance de son peuple et la force de son sentiment national. Bon an, mal an, les Russes, puis les Soviétiques, ont conservé sous leur tutelle la petite Géorgie, qui a vu naître – clin d'œil de l'Histoire – le plus emblématique des tyrans communistes : Staline.

Une centaine d'années plus tard, les Russes ont décampé et l'Union soviétique a calanché. Mais Moscou, qui n'a pas pour habitude d'ignorer ses marches, continue d'observer avec attention ce qui se trame dans le sud-Caucase, voire d'y intervenir avec plus ou moins de tact et plus ou moins de chars d'assaut.

Ébranlée par des irrédentismes, tiraillée entre les empires et surveillée par le voisin russe, la Géorgie cultive et protège une identité imbibée de raisin et de religion. Elle dispose de sa propre langue, de son propre alphabet, de sa propre branche du christianisme, de ses propres traditions culinaires, de terroirs exceptionnels et, donc, de vignobles parmi les plus vieux au monde. La vodka dispose de nombreux adeptes dans les parages, bien sûr, comme partout en

ex-URSS, mais peut-être moins qu'ailleurs, car les Géorgiens lui préfèrent le vin et la *tchatcha*, cette gnôle de raisin qu'ils aromatisent à l'envi. Un breuvage à réveiller les morts, à la santé desquels les autochtones trinquent sans retenue.

En attendant d'y goûter, je m'installe dans une auberge bon marché qui domine la cité en haut d'une abrupte ruelle.

Et le sommeil m'aspire.

* * *

À peine ai-je commencé à déambuler dans le vieux Tbilissi, à l'aube, qu'un nounours en chemisette rouge m'aborde au milieu du trottoir. Ilgar – il s'appelle ainsi – pèse une centaine de kilos. Ses yeux noirs entourés de larges cernes surplombent des bajoues de glouton. Sa chemisette ne parvient pas à dissimuler l'intégralité de son ventre poilu et rebondi, si bien qu'on aperçoit ce dernier lorsque l'intéressé effectue des mouvements amples.

— D'où tu viens ? me lance-t-il.

— De France.

Cela semble l'enchanter. Il me parle de sa sœur, me dit qu'il gère un hôtel dans les faubourgs de Tbilissi et m'invite à lui rendre visite dans son établissement :

— Viens ce soir si tu veux. Non, maintenant ! J'ai rien à faire.

— Je viendrai ce soir, dis-je. Ou demain.

Je garde l'invitation d'Ilgar dans un coin de ma tête et pars au hasard dans les rues grouillantes. Je m'acclimate. Je contemple. J'examine. Je mange

géorgien. J’hume des senteurs d’Orient. Je me mets à disposition – de la ville, des gens, du destin, de tout ce qui pourrait survenir.

* * *

Le lendemain matin, à l’adresse indiquée, je trouve le nounours affalé auprès d’une table basse, cigarette au bec.

— Assieds-toi, dit-il.

Il me propose du thé.

— Qu’est-ce que tu fais en Géorgie ?

— J’écris un livre sur la vodka.

— Tu aimes la vodka ?

— Bien sûr.

— On s’en jette une ?

Il est 11 h 30 du matin. J’ai posé le pied en ex-URSS depuis moins de trente heures. Je me réjouis de ne pas chômer.

— OK.

— Je reviens dans deux minutes.

Il se rend dans la cuisine, saborde la préparation du thé puis se volatilise durant quelques instants avant de réapparaître avec un sac rempli de victuailles. Il en extrait une bouteille de *Khlepnaïa*, un saucisson qu’il coupe en tranches d’un centimètre, une boîte de cornichons dodus et deux canettes d’une boisson énergisante de marque locale dont je préfère ne pas connaître la composition. Il pose sur la table une paire de godets qu’il ne tarde pas à remplir. Et nous effectuons ce geste hautement symbolique qui rapproche les êtres depuis que l’un d’eux a décrété qu’il serait plus convenable de boire dans un

récipient plutôt que de laper l'eau dans les flaques : nous trinquons.

C'est le premier verre du voyage, aussi je le lève avec émotion.

Ces derniers mois, une inquiétude n'a cessé de m'assaillir : et s'il ne se passait rien ? Et si personne ne m'invitait à boire ? On peut prévoir l'ascension d'un sommet ou la descente d'un grand fleuve. On ne peut pas programmer l'hospitalité des gens. Ce fut l'une de mes hantises et cela le demeure, mais la vision d'Ilgar remplissant nos verres dans le hall de cet hôtel sans charme, par une belle matinée de printemps, dissipe mes craintes.

Ilgar a disposé de la nourriture auprès de nos verres. En Russie et dans son ex-empire, on mange quasi systématiquement après avoir ingurgité de la vodka, qu'on avale cul sec. Cela limite les effets de l'alcool, prémunit contre la gueule de bois et, conséquemment, permet de boire davantage et plus longtemps. De très nombreuses associations de mets sont possibles. Les plus onéreuses marient le caviar et la vodka Belouga mais, bien souvent, on se contente de cornichons et de saucisson, voire d'un morceau de pain trempé dans le sel.

À cela s'ajoutent les « verres à shots » qu'on nomme *rioumka* ou *stopka*. Ce sont des incontournables de l'apéritif russe. On en trouve dans la plupart des logis et il n'est pas rare qu'un autochtone en sorte de sa besace lors d'une virée en plein air.

Une fois réunis, ces ingrédients composent un univers, rituel de couleurs et d'odeurs, de raffinement et de rudesse, de rires et de pleurs : l'alchimie russe. La boisson n'est qu'un prétexte. Le plus

important, ce sont les paroles qu'on échange entre chaque gorgée, les blagues qui émaillent les discussions et la façon dont l'infernal liquide influe sur la teneur des propos et l'état d'esprit des personnes présentes.

Hop, cul sec, je bois, hop, je mange, cornichon, saucisson.

Ilgar, d'origine azérie mais de nationalité russo-géorgienne, a vécu plusieurs années à Ekaterinbourg, en Russie, et six mois en Europe. Il a 27 ans, parle géorgien, russe et anglais – trois alphabets différents.

— Tu te sens azéri ou géorgien ? dis-je.

— Je me sens plus russe que géorgien ou azéri. J'aime la Russie et les Russes, mais pas les Géorgiens. Ils sont fainéants. Ils branlent rien.

Il nous ressert à boire. Nous trinquons derechef.

Ilgar ne s'encombre pas de nuances et, comme un symbole, il n'aime pas le vin. Il lui préfère de loin, de très loin, le nectar russe. Musulman, il fréquente la mosquée à ses heures perdues et affirme boire de la vodka « tous les jours ».

Beaucoup de musulmans, en ex-URSS, s'accommodent sans scrupule des interdits liés à l'alcool. Les mœurs russes ont trop infusé pour que l'islam détourne définitivement le peuple des plaisirs de l'ivresse. J'interroge malgré tout Ilgar à ce propos.

— Ça ne pose pas de problème ?

— Non, aucun problème, rigole-t-il.

Tout aurait pu être différent si, mille ans plus tôt, le prince Vladimir, souverain de la Rus' de Kiev – embryon de la Russie actuelle – avait choisi de se convertir à l'islam plutôt qu'au christianisme. À l'époque, Vladimir régnait sur des populations

majoritairement païennes. Lui-même était païen. La légende prétend qu'avant son baptême en 988, il fit appeler des représentants de toutes les religions afin de choisir parmi les différents cultes alors « sur le marché ». Dans sa *Chronique des temps passés*, le moine Nestor a rapporté un épisode durant lequel les Bulgares musulmans auraient expliqué à Vladimir les principes de leur foi : « Mahomet nous apprend à circoncire les membres honteux, à ne point manger de porc, à ne point boire de vin et à faire débauche après la mort avec des femmes. »

Vladimir aurait écouté les Bulgares avec plaisir car « il aimait les femmes et la débauche ». En revanche, l'impossibilité de s'enivrer l'aurait laissé perplexe. Et c'est ainsi qu'il aurait déclaré : « Boire est une joie pour les Russes et nous ne pouvons vivre sans boire. »

Cette phrase est passée à la postérité.

Vladimir aurait écouté bien plus attentivement le représentant de Byzance qui lui vantait les mérites d'un christianisme oriental exempt d'interdits liés à l'alcool. Que ces épisodes relèvent ou non du mythe, le résultat fut le suivant : le prince devint chrétien et les Russes picolèrent de plus belle, entraînant avec eux les peuples – musulmans inclus – qui intégrèrent leurs empires. Ceci explique en partie pourquoi Ilgar fréquente la mosquée et boit de la vodka.

J'apprends par ailleurs que mon hôte a trois filles. Que sa femme s'occupe du foyer. Qu'il aime sortir et, plus que tout, baiser hors mariage.

Cela, outre le penchant pour l'alcool, lui fait un point commun avec le prince Vladimir, que diverses sources ont dépeint comme un accro aux femmes et

qui aurait été surnommé *fornicator maximus* par ses pairs.

— J'aime bien les Géorgiennes, dit Ilgar. Mais le problème, c'est qu'elles demandent toujours de l'argent pour le sexe. Ah ah ah ah ! Tu vois, hein ? Je préfère les Ukrainiennes. Tu bois avec elles et puis tu baisses. Sans payer !

Je ne garantis pas la validité de cette théorie.

Troisième verre, puis quatrième. Au cinquième, je remercie Ilgar, prends congé et m'en vais, un peu gris. Je promène mes vapeurs dans les hauts de Tbilissi, qui rayonne dans ses habits de printemps. Je marche comme un pénitent pour évacuer les effets, et jusqu'au souvenir, des libations matinales. J'avale des pentes raides puis atteins le Panthéon géorgien, très haut sur un coteau. La ville aspire mon regard vers ses clochers – à Tbilissi, il y a presque autant d'églises que de chats errants. Les édifices sacrés forment une constellation qui semble rappeler leur misérable fragilité aux gratte-ciel miroitant et aux barres soviétiques cafardeuses. Ils jalonnent les mamelons sur lesquels se love la cité comme une vigne épouse un lopin, et entre lesquels le fleuve Koura roule des eaux marron – des eaux d'orage – charriant l'humus du Caucase.

Tout est là. La terre, la religion, le vin : trinité géorgienne.

Je descends vers Abanotoubani, le quartier des bains, et pénètre dans un établissement prisé des Géorgiens « moyens », c'est-à-dire de tout le monde à l'exception des ultrapauvres et des ultrariches.

J'y rencontre Garip, assis dans l'angle droit formé par les deux couloirs des vestiaires, qui enfile

des tickets sur une pique en métal posée sur une table. C'est son travail : il demande aux baigneurs leur ticket d'entrée, attribue à chacun un casier puis, une fois le baigneur dévêtu, verrouille le casier à l'aide d'une clé Allen.

Avant que je ne m'engage dans les bains, où flotte une odeur d'œuf pourri – l'eau, sulfurée, dispose de vertus curatives –, Garip me demande si je désire un massage.

— Pourquoi pas, dis-je.

— Il viendra tout à l'heure.

Je suppose que ce « il » désigne le masseur.

Je prends une douche et m'immerge dans un bain brûlant. Je sue sang et eau dans un sauna jusqu'à l'arrivée du masseur, un Arménien aux faux airs de bourreau médiéval, au dos voûté, au corps rachitique et à l'élasticité de poulpe. Il est nu.

Je m'allonge sur une table carrelée. Le bourreau entame son œuvre : il effectue un savonnage global, frictionne, tapote, donne des coups de haut en bas sur mes jambes, dans mon dos, et jusque derrière mes bourses, bon sang, puis il me fait changer de côté, s'attaque aux bras, aux pieds, et cela dure pendant une vingtaine de minutes ; enfin je dois m'asseoir, il me masse la tête, s'en va, revient avec un seau rempli d'eau fumante qu'il me balance à la figure. Je hurle. Cent mille bordels de vache. Je n'étais pas mort, mais il n'empêche : je revis. Je remercie le masseur puis je passe sous la douche et sors. Je retrouve alors Garip qui me parle de Jean Marais, d'Alain Delon, de Belmondo et de quelques autres étoiles plus ou moins éteintes du show-business hexagonal, jadis adorées en Union soviétique et toujours vénérées par ceux qui

ont connu le « monde d'avant ». Il sourit lorsque je lui dévoile la raison de ma présence en Géorgie.

— Viens vendredi si tu veux, on boira de la vodka.

Il ne faut pas me le dire deux fois.

* * *

Je m'arrête dans un square ombragé par une vingtaine de tilleuls, parsemé de bancs et occupé par des vieux Géorgiens qui s'y regroupent par deux ou trois, souvent assis, parfois debout. Certains vont et viennent, tournent dans les allées à pas de sénateur, rejoignent une des bandes qui se forment et se déforment selon les heures, les humeurs, les accointances. Sont-ce des amis de longue date ? Des copains de square ? Certains ont la connivence cimentée, comme les spécimens devant moi : l'un pose sa main sur la cuisse de l'autre. Certains arborent des signes extérieurs d'aisance : chemises blanches sur mesure, souliers vernis, montres. D'autres n'ont que chemisette et gilet, chaussures élimées et barbe râpeuse.

Un moustachu roupille sur une chaise. Un de ses camarades, chevelure ivoire encore fournie, fait les cent pas. Il attend une invitation à palabrer, furète, guette le bon groupe auquel se raccorder. Il crache dans une poubelle, reprend sa pérégrination, crache dans une autre poubelle. Des tatouages, signes d'appartenance mafieuse ou d'un passage en prison, ornent ses avant-bras.

Y a-t-il une hiérarchie dans l'atroupement ? Son agencement paraît spontané, mais je soupçonne

l'existence, en son sein, d'une très subtile géopolitique du troisième âge.

J'arpente ensuite, plus au sud, un faubourg dont l'agencement et l'état des maisons qui le composent rappellent le Paris des années 1930. Ici, à 500 mètres de l'hypercentre d'une capitale mondialisée, les poules vocalisent. En ces temps d'aseptisation implacable, c'est un excellent signe, le chant des poules. Côt, côté, côté, je grimpe, écrasé par la moiteur. La route devient chemin puis sentier ; elle méandre dans une vallée de bicoques qui semblent tenir debout grâce aux fils à linge et qui supportent des balcons entre les barreaux desquels émerge parfois une tête de gosse, tel un périscope. Je traverse un dépotoir et parviens sur un promontoire dominant la ville. Une maison en ruines, détruite ou pas encore achevée, voisine avec une table et un canapé désossé qui composent une improbable nature morte. Sur le versant opposé, la villa d'un oligarque nargue la cité.

Quand vient le soir, je pars à la recherche d'un comptoir. J'ouvre un guide et repère deux échouages potentiels. Le premier est un bar branché peuplé de jeunes à la mode, tenu par un homosexuel branché. Il pourrait se trouver dans n'importe quelle capitale postmoderne. J'y engloutis une bière et décide de migrer vers l'autre, géographiquement à l'opposé. Il s'agirait, si j'en crois les informations dont je dispose, d'un club destiné aux voyageurs « au cœur bien accroché », où les prostituées géorgiennes côtoient les routiers turcs. Parfait. Je marche durant une demi-heure sur une parallèle à Roustaveli, jusqu'à la place de la Révolution-des-Roses. Le club se trouverait dans un sous-sol des environs.

Les nombreux sous-sols de Tbilissi servent de passages piétons sous les grandes avenues ; il y fleurit des échoppes en tous genres ; on y trouve l'agitation des badauds, la routine des coiffeurs et des vendeurs de tout, ainsi que des recoins infâmes.

En la matière, ce souterrain-là dépasse l'entendement. Il ne comporte aucune échoppe. Une lumière neurasthénique, pissée par des néons hors d'âge, éclaire des allées qui ne mènent qu'à des cloaques noirs. Une odeur d'urine et de moquette périmée embaume cet ensemble vaste comme un parking à plusieurs niveaux mais exempt de voitures et parsemé d'escaliers aux marches grignotées, de fils électriques dénudés, de coupe-gorge à l'humidité de forêt primaire. Ça pue comme dans un cargo. La présence de deux balayeurs me rassure. Ce ne sont pas des flics, mais, au moins, ils portent des uniformes et quadrillent la zone. Que font-ils là, d'ailleurs, à cette heure ? Qu'importe. Ils rendent l'endroit moins inhospitalier à défaut de le transformer, tâche impossible, en paillote cap-verdienne.

Le pandémonium de béton abrite plusieurs bars dans ses niveaux inférieurs. Parvenu au dernier sous-sol, je songe à fuir. Ça hurle dans mon poste de contrôle : va-t'en, Legendre ! Mais merde, je n'ai pas traversé la ville pour rebrousser chemin avant d'avoir franchi le seuil d'un débit de boissons. Aussi je pénètre dans un bar, curieux de savoir si l'affiche ornant l'entrée, qui représente une femme lascive et à moitié nue, constitue une publicité mensongère ou bien si, effectivement, une fois à l'intérieur, je serai comme un marin égaré sur une île des Cyclades, entouré de nymphes aux exhalaisons de lilas.

Le cerbère derrière le bar me gratifie d'un regard oblique. Deux femmes blondes l'entourent. Une brune assise sur une chaise haute – l'entraîneuse ? – entretient son ennui en tripotant un téléphone. Je sue abondamment. J'ai certes hérité de mon paternel un système d'évacuation des eaux très performant, mais, surtout, j'ai les jetons. Je commande une vodka et m'assois dans la salle. Le colosse ne se départit pas de sa cordialité par temps de guerre ni de son regard d'égorgeur. Une des poules dépose sur ma table une Finlandia sur glace avec citron-tranche.

Comme son nom l'indique, la Finlandia provient de Finlande. C'est l'une des plus importantes marques de vodka au monde. Quant à décrire son goût... J'en serais bien incapable. D'abord parce que celui du citron l'altère. Ensuite parce que je ne suis pas un connaisseur. Je sais différencier une bonne vodka – douce, légèrement liquoreuse, minérale – d'une mauvaise – piquante, à l'arrière-goût d'alcool industriel – mais n'attendez pas de moi des tirades d'œnologie. Je ne connais pas grand-chose aux subtilités de la distillation. En France, je ne bois que rarement de la vodka. À vrai dire, je ne raffole pas de cet alcool. Mais à l'Est, c'est une autre chanson. La vodka est souvent meilleure que celle qu'on trouve dans nos bars et supermarchés. Surtout, elle est un élément du décor.

Je bois à grandes lampées et observe le rade : une barre de *lap dance*, une trentaine de tables, des nappes pourpres, des chaises poussiéreuses, une demi-pénombre de chapelle, une atmosphère de film érotique. Il n'y a que deux clients : un homme au faciès indien... et moi.

Que fait l'« Indien » ici ? Je n'ai pas le courage d'aller le lui demander.

Je tente de m'immiscer dans les pensées de l'*escort girl*. Elle doit croire que je suis venu pour elle. Elle doit me prendre pour un voyageur adultère ou pour un puceau envahi de pudeur, transpirant de culpabilité. Elle ne tente pas de m'« escorter », ce qui m'évite de m'égarer en circonvolutions, voire de m'expliquer avec Rambo derrière le bar, voire de me faire démolir par Rambo derrière le bar. Mon instinct suggère qu'il n'y a pas grand-chose à attirer ici hormis des emmerdes. Je bois ma vodka en quatrième vitesse, paye, quitte la zone, erre dans la ville – rien ne se passe – et regagne l'auberge.

* * *

C'est vendredi. J'achète une bouteille de vodka ainsi qu'un bocal de cornichons et me rends aux bains d'Abanotoubani, où Garip continue de monter placidement la garde, assis dans un coin des vestiaires, attendant que des baigneurs se présentent à lui.

Garip, accompagné d'un compère et d'une bouteille de tchatcha, me salue et m'invite à prendre place. Je déballe alors la vodka et les cornichons, ce qui ravit les membres de la communauté. La table autour de laquelle nous sommes installés, censée servir de bureau à mon hôte, fait principalement office de reposoir à cigarettes, alcool et victuailles. Concilier travail et plaisir : la clé du bonheur.

Nous trinquons, d'abord à la tchatcha puis à la vodka que l'on éponge en avalant pain sec et cornichons.

— À la Géorgie ! dis-je.

— À la Géorgie !

Le verre en plastique que m'attribue Garip ne m'appartient pas longtemps : il sert à tous les baigneurs de passage. D'une manière générale, tout ce qui se trouve sur la table semble appartenir à tout le monde. Des hommes s'arrêtent, nous parlent, se jettent un canon puis regagnent la salle d'eau. L'un, serviette autour de la taille, réclame sa part d'apéro. Un autre, verge à l'air, quémande une cigarette. Chacun se sert sans s'appesantir en formules de politesse, comme si le simple fait que ces denrées fussent exposées à la vue de tous signifiait leur mise à disposition.

Nous trinquons à nouveau, Garip, son camarade et moi. Toast ; entrechoquement des verres ; re-toast ; nouvel entrechoquement ; engloutissement ; clameur : rrraaahhhhhhhh !

J'observe l'impassible masseur qui dort, bouche ouverte, sur l'une des chaises disposées autour de la table. Il ronfle. La rumeur de nos libations, pas davantage que le son de la télévision posée sur une armoire en métal et qui débite une sitcom turque n'ayant rien à envier à *Derrick*, ne semble pas en mesure d'interrompre son roupillon.

Malgré l'hospitalité dont il fait preuve, Garip paraît sur ses gardes. Sa méfiance est-elle naturelle ou liée à ma présence ? Il désigne l'anneau accroché à mon oreille après avoir fait chauffer un thé sur une bouilloire du fond des âges :

— C'est pour les filles !

— J'suis pas une fille, dis-je. En France, c'est normal.

— Mais c'est pour les filles !

Ainsi de suite durant plusieurs minutes. Il multiplie les incitations à « jeter » mon anneau, mais je refuse. Un baigneur géorgien se montre plus avenant. Nous échangeons dans un russe brinquebalant à propos de Brigitte Bardot – les vieilles gloires hexagonales, disais-je – et de la Russie.

— Poutine est super, déclare alors Garip. C'est un homme à poigne !

Le Géorgien coupe :

— Arrête, putain ! C'est un gangster.

Voici résumé, en deux tirades, les sentiments qu'inspire le nouveau tsar aux citoyens de l'ex-Union, où la Russie demeure incontournable. Poutine incarne la puissance retrouvée d'un pays que certains perçoivent comme un grand frère aux muscles rassurants, d'autres comme un ours incontrôlable.

J'acquiers progressivement certains réflexes linguistiques mais mon niveau de russe demeure insuffisant pour intervenir avec finesse dans le débat. Cela me rappelle au bon souvenir des fiches de vocabulaire qui traînent dans mon sac à dos.

Nous trinquons : dans cette discipline, qui ne nécessite pas de se battre avec des conjugaisons retorses, je me défends. Et cela met tout le monde d'accord – pro et anti-Poutine, proboucle d'oreille et antiboucle d'oreille. L'alcool, dieu à deux têtes, a cette faculté de rassembler les êtres façon calumet de la paix ou d'exacerber leurs différences jusqu'à ce qu'ils se foutent sur la gueule. Dans les deux cas (surtout le premier), j'aime ces moments durant lesquels la ripaille rapproche les individus.

Nous palabrons dans la moiteur du vestiaire et l'air rendu opaque par la fumée des cigarettes, puis je tombe le caleçon et file dans la salle d'eau. Je prends une douche brûlante, m'enferme dans le sauna en compagnie de deux mastards avoisinant le quintal, plonge mes jambes dans le bain d'eau sulfurée et m'exfiltre finalement de la salle d'eau, un peu dégrisé, plus apaisé encore qu'à mon arrivée.

La bouteille de vodka a disparu. Sans doute a-t-elle été achevée en mon absence, selon la règle non écrite stipulant que toute denrée posée sur la table peut être engloutie à n'importe quel moment par n'importe quel baigneur.

Le masseur, sollicité par un client, abandonne péniblement sa torpeur. Il tourne en rond et se déshabille, exhibant un slip élimé qu'il tire vers le haut à plusieurs reprises, puis il s'engouffre dans son antre. La télé continue de cracher un navet turc. Les uns et les autres multiplient les allers-retours de la salle d'eau au vestiaire, bourses à l'air, et je me dis que cet endroit, à lui seul, pourrait faire l'objet d'un livre...

Je salue mes hôtes et regagne le monde extérieur.

Je commande une bière dans une gargote. Un des colosses aperçus aux bains sort de l'échoppe avec dans ses mains un soda et deux *khatchapouri* – institution culinaire géorgienne consistant en un morceau de pain dégoulinant de beurre ou de fromage, parfois farci ou agrémenté d'un œuf. L'homme passe devant moi, s'arrête puis se retourne, fait demi-tour et s'assoit à mes côtés.

Mikiachvili avale son encas avec l'ardeur d'un évadé du goulag. Il parle vite et fort. Le basket-ball s'invite je-ne-sais-comment dans la conversation : je

pratique en amateur, lui a été professionnel à Roustavi, à Tbilissi et dans l'équipe d'URSS. Pedigree : 2,04 mètres, 120 kilos. Il a voyagé, notamment en France, à une époque où la plupart de ses concitoyens n'appréhendaient l'Occident qu'en songe.

— Comment va la Géorgie ? dis-je.

— La Géorgie est dans une bonne phase. Le pays va mieux, on le sent. Il y a une énergie, les gens font des choses. Mais... tu sais... on est des poètes !

Des poètes ? Voilà ce que Mikiachvili veut dire ou, plutôt, voilà comment j'interprète ses paroles : les Géorgiens n'ont pas la rationalité maniaque des Occidentaux, celle qui permet de tirer son épingle du jeu dans la « compétition mondiale », de se sentir investi d'un devoir de « compétitivité » comme si cela constituait un impératif vital. Oh ! Bien sûr, le capitalisme fleurit ici, et même le plus sauvage ; il profite aux oligarques beaucoup, à la classe moyenne un peu, mais il ne semble pas infuser de façon essentielle comme dans les âmes occidentales, peut-être parce que les âmes d'ici se repaissent d'autres nourritures : la spiritualité, le mysticisme, la foi. Les Géorgiens sont peut-être trop bordéliques et trop *poètes* pour que leur pays s'aligne parfaitement avec les normes du « développement » occidental.

Je tente d'expliquer cette théorie à Mikiachvili, qui comprend et approuve. Il guette ensuite l'heure, déclare « Mon fils m'attend » et s'en va comme il est venu en m'offrant le khatchapouri qu'il n'a pas dévoré.

Telavi et ses vingt mille habitants surplombent la vallée de l'Alazani, veine tempétueuse née dans les entrailles du Grand Caucase, dont les cimes se hérissent jusqu'à près de 6 000 mètres d'altitude de l'autre côté de la frontière russo-géorgienne, aux confins de l'énigmatique Kabardino-Balkarie. Le Grand Caucase : un mur tapissé de forêts impénétrables et percé de sentiers secrets, artères de la contrebande et du brassage des langues, voies des mercenaires en partance et des soldats en fuite. Grand Caucase : refuge ou piège, c'est selon.

Telavi se trouve au pied de ces montagnes. Cette cité langoureuse et ocre, aux toits de tuile et aux balcons de léthargie dominicale, est la capitale du vignoble multiséculaire de Kakheti, Mecque géorgienne du vin. J'y suis parvenu après avoir quitté Tbilissi à l'aube et brinquebalé durant quelques heures dans un autobus. Assis sur un banc au milieu d'une gare routière poussiéreuse, j'inspecte ma carte. Je veux me rendre au plus près des montagnes, dans un village du piémont. Je choisis au hasard : ce sera Childa.

Après Telavi, la plaine s'étale sur une dizaine de kilomètres entre les vignes et les prairies fendues par une route sans barrières ni bas-côtés, jalonnée d'arbres vénérables qui forment une allée vers la rivière grise. Le monastère de Gremi, entouré de vigne, trône en bord de route au sommet d'une butte dominant les abords du Grand Caucase, quelques kilomètres à l'ouest de mon point de chute.

Le chauffeur du bus me dépose à l'entrée du bourg de Childa, devant une échoppe administrée par la propriétaire de l'unique gîte des environs. Je

ne cherche pas à comparer les offres d'hébergement, pour la bonne raison qu'il n'en existe pas d'autre. Et la tenancière me paraît avenante : c'est chez elle que je dormirai ce soir.

Son mari, échappé d'une serre à légumes, torse nu et tous poils dehors, m'interpelle :

— Pourquoi Childa ?

Que répondre ? On ne rencontre pas tous les jours des touristes débarqués par hasard ici. J'essaie de lui expliquer qu'aucune raison particulière ne m'y amène, mais il peine à me comprendre. De fait, rien ne pousse personne à s'attarder à Childa, où la déglingue et l'humidité rongent tout, y compris l'église engoncée entre une grange et des apprentis menaçant de s'écrouler. Décrépi jusque dans ses gouttières, à peine visible de la rue, l'édifice supporte un clocher timide, aussi dézingué que le reste de cette cité ployant sous les vignes et la moiteur. À l'observer, je me dis que décidément, en Géorgie, tout penche. On dirait que les Géorgiens ont inventé la courbe. Rien n'est droit, dans le secteur : ni les routes, ni les balcons, ni les murs, ni même les lignes droites qui ne font que pencher.

À Childa, j'attire beaucoup les regards mais pas les invitations à boire, ni les invitations tout court, ni quoi que ce soit. Seul un boucher m'adresse les amabilités d'usage. Je traverse le village du sud au nord, ne sachant que faire, vagabond moins la misère.

Je finis par gagner mes pénates. Au balcon de la pension, je tente d'évacuer le spleen. J'observe les montagnes, la forêt et son tapis vert : les vignes. Au-delà s'étend le Daghestan. La Russie ! Mon objectif final. À moins de contracter une cirrhose d'ici là,

j'y pénétrerai dans deux mois. Je franchirai la frontière dans l'immensité sibérienne. À 3 000 kilomètres plus à l'est – vertige horizontal.

Le patron hurle au rez-de-chaussée.

— ON MANGE !

Je me berçais de comptines éthyliques. J'imaginai que cette journée en demi-teinte se conclurait par un banquet en mon honneur durant lequel mes hôtes, le curé du village et les mariés de la veille me noieraient sous la tchatcha. Erreur. Je suis seul dans une grande salle éclairée au néon alors que le propriétaire regarde la télévision dans une pièce adjacente. Je dîne de saucisses froides, de fromage, de légumes frais et d'œufs durs. Le tenancier me propose de visiter sa cave mais ne daigne pas faire goûter sa production.

Un orage d'apocalypse éclate alors que j'écris ces lignes. Trois heures durant, les cieux fulminent. L'électricité abdique et les murs vibrent dans l'obscurité. Je suis seul à l'étage. La maison semble déserte. Mes hôtes vivent-ils vraiment ici ? Qu'est-ce que je fous là ? Est-ce un guet-apens ? Je ne trouve pas de réponse avant que la pyrotechnie ne s'achève.

* * *

Rien ne me retient à Childa. J'y suis venu en quête de promiscuité villageoise, je n'y ai trouvé que désolation.

Au matin, je repars pour Telavi où j'erre sans but dans la vieille ville. J'arpente une rue, bifurque dans une autre, emprunte à nouveau la première. Je fais route vers des fortifications quand un badaud nommé Zourat m'accoste. Il m'accompagne jusqu'à

une église dévastée, réquisitionnée jadis par les Soviétiques, qu'il se propose de me faire visiter.

Le bâtiment a fait office d'entrepôt pour une usine installée non loin. Ses ruines conservent une certaine dignité car les années et le stalinisme n'ont pas eu raison de certains de ses oripeaux, ni de la foi des riverains qui ont maladroitement dessiné un Christ sur un des murs afin peut-être de remplacer quelque statue disparue de longue date.

— Tu veux boire un coup ? dit Zourat.

— *Da!*

Nous nous rendons chez lui, à quelques minutes de marche.

Chez lui, c'est une maison en bois à balcon, de guingois bien sûr. Au rez-de-chaussée, la cour en terre sert de poulailler à trois gallinacés emmenés par un coq arrogant. Un escalier mène à l'étage où se trouve l'unique pièce de l'habitation : 15 mètres carrés comprenant un lit dont les pieds reposent sur des pierres, un poêle rouillé, une armoire, des bibelots élimés, une gazinière antédiluvienne. Un spécialiste bien équipé pourrait remonter le temps en étudiant les strates de poussière accumulées au sol. Zourat a-t-il passé le balai depuis la chute de l'URSS ? Si l'on se réfère aux standards occidentaux, mon hôte vit dans un taudis. Si l'on prend comme étalons les standards ex-soviétiques, il s'agit aussi d'un taudis. L'antre d'un célibataire ayant abandonné toute velléité hygiéniste. Pourtant, Zourat, jardinier municipal à Telavi, dispose d'un réfrigérateur dernier cri, presque haut comme le plafond, et d'un ordinateur connecté à Internet.

Zourat communique avec ses deux fils grâce à son cordon ombilical numérique. Il me montre une photo du premier, militaire au sein de l'armée géorgienne, actuellement en mission en Afghanistan. Puis il sert des tomates, des concombres et du pain qu'il tire d'une niche rouillée.

Il trempe les légumes dans un bocal d'eau et dit :
— *Davaï!* Sers-toi.

Sur la table qui n'en est pas vraiment une (elle fait office de plan de travail et d'espace de stockage) se trouvent deux assiettes, un coquetier rempli de sel humide et de la tchatcha dans une bouteille en plastique d'un litre et demi au fond de laquelle nagent des morceaux de fruits. Je crois d'abord qu'il s'agit de vin. Un vin géorgien léger, car le liquide est rosâtre comme un matin d'hiver.

— C'est du vin ?

— C'est de la tchatcha ! Elle est arrangée. J'ai mis des fruits à tremper. Tu veux goûter l'originale ?

Il se lève et revient avec une autre bouteille. Nous trinquons. Lui à la tchatcha, moi à l'arrache-souche. J'en ai bu, des alcools de bûcheron ! Mes parents et grands-parents produisaient une gnôle de pomme à ne pas verser dans tous les gosiers – une boisson brutale, impitoyable. Mais cette eau-de-vie-là surpasse en puissance tous les nectars qu'il m'a été donné de siroter. C'est un missile.

— Elle fait 55, dit Zourat.

Je parierais plutôt sur 60, voire 70. Je souffle.

— Hhhhhhhhhhaaaa.

J'avale un morceau de concombre et du pain salé.

Les fenêtres étroites et sales sont opacifiées par des rideaux en quasi-lambeaux. Il ne filtre dans la

Table

Avertissement.....	7
I. Le raisin.....	13
II. Soigner l'atome.....	61
III. Un banquet.....	97
IV. Comment j'ai refusé une invitation sexuelle à l'arrière d'une semi- remorque.....	111
V. Le grand assèchement.....	139
VI. L'ivresse des hauteurs.....	175
VII. Distiller pour mieux régner.....	201
VIII. Deux destins.....	219
IX. Mes vacances kazakhes.....	235
X. Un peu plus près du pôle Nord.....	271
XI. Interlude.....	277
XII. La chasse à l'ours.....	283
XIII. Vers les confins.....	299
XIV. À la guerre comme à la guerre.....	337
XV. In vodka veritas.....	353
Remerciements.....	399

Les Routes de la vodka

« Je veux boire à tes rêves, Nicolas, parce que les rêves, c'est le plus important. On n'est peut-être pas des spécialistes de la vodka, et ça ne fait rien, mais pour ce qui est des rêves, on s'y connaît! »

Pourquoi les Russes et leurs voisins ex-soviétiques boivent-ils tant de vodka ? Que « dit » cette boisson à propos de leurs racines et de leur âme ? Pour tenter d'éclaircir ces mystères, Nicolas Legendre est parti durant quatre mois du Caucase à l'Asie centrale et de la Sibérie à Moscou. Son unique mot d'ordre : laisser faire le hasard. Errer jusqu'à ce que les rencontres surviennent et que les verres s'entrechoquent.

Les Routes de la vodka est le récit de cette tonitruante expédition entre steppe, désert et montagne où passent des routiers, des éleveurs nomades, un liquidateur de Tchernobyl, une jeune Ouzbek battue par son mari, un ex-agent des forces spéciales soviétiques, des employées du Transsibérien, un politicien kirghize... D'épiques saouleries succèdent aux rêveries et aux plongées dans l'Histoire. L'auteur, entraîné dans un périple initiatique, décrit dans une langue nerveuse et captivante un monde chamboulé tour à tour par le communisme et par le capitalisme.

Journaliste, écrivain et photographe, Nicolas Legendre vit en Bretagne. Il collabore notamment au Monde et à Géo.